

gero fut chargé de l'oraison funèbre du général. Il en fait un vaillant homme d'armes, un soldat sans peur, quelque chose d'antique. Alviane se délassait, dans la culture des lettres, des travaux de la vie militaire (1). Il fonda à Pordenone une académie qui devint bientôt célèbre (2); il devina les talents poétiques de Jérôme Fracastor. L'Italie lui doit ce poète, dont il protégea l'enfance. Pour nous, Fracastor vaut mieux que ses plus belles victoires. Alviane eût pu facilement faire sa fortune dans les guerres de l'Italie; il préféra mourir pauvre et laisser à Venise le soin de donner du pain à la veuve et aux enfants d'un des plus célèbres capitaines de l'époque (3).

(1) *Andreas Naugerii patrici veneti oratio habita in funere Bartholomaei Liviani*, insérée dans les *Opera omnia Andreas Naugerii*. Patavi, 1718, in-4°, p. 3.

(2) Luigi Bossi, *Ann. alla Vita di Leone X*, t. III, p. 204-205.

(3) Paul. Jovii *Hist.*, l. xv. — Paolo Paruta, l. III. — Guicci., l. XII. — Sismondi, *Hist. des Rép. It.*, t. XIV.

Consulter Paul. Jovius, *Hist. sui temporis*, l. xv. — Simonde Sismondi, *Hist. des Républ. Ital.*, t. XIV. — Guicciardini, lib. XII. — Fran. Belcarii, *Rerum Gallicarum commentarii*, lib. xv. — Martin du Bellay, *Mémoires*, liv. I. — Paolo Paruta, *Stor. venez.*, lib. III. — *Mémoires du cheval. Bayard*, ch. XLIX. — Joseph. Mariana de rebus *Hisp.*, l. XXX. — *Mémoires de L. de la Trémoille*, ch. XVI. — *De Fleuranges*, l. XVI. — Lettre de François I<sup>er</sup> à la duchesse d'Angoulême sur la bataille de Marignan, insérée dans Gaillard, t. I, p. 432. — Gaillard, *Histoire de François I<sup>er</sup>*, t. I. — Brant., *Hommes illust.*, art. Galiot, Imbercourt, etc.

## CHAPITRE VII.

### ALLIANCE AVEC LA FRANCE. — 1515.

Situation où se trouve le pape après la bataille de Marignan. — Il est forcé par les événements de se rapprocher des Français. — Canosse est chargé de traiter avec le vainqueur. — Entrevue à Londres d'Érasme et de Canosse. — Les négociations sont entamées, et Léon X obligé de subir les conditions imposées par François I<sup>er</sup>. — Léon X part de Rome pour avoir une entrevue avec le roi. — Fêtes qu'on fait au pontife à Florence. — Entrevue à Bologne des deux souverains. — Paris de Grassis. — Le chancelier Duprat.

La victoire de Marignan, on ne saurait se le dissimuler, ouvrait à François I<sup>er</sup> les portes de Florence et de Bologne, c'est-à-dire qu'elle menaçait Léon X à Rome dans sa souveraineté temporelle, à Florence dans ses intérêts de famille. On se rappelle que les Médicis devaient leur rétablissement aux efforts combinés de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Espagne. L'un et l'autre étaient impuissants pour arrêter les progrès du vainqueur. Il n'eût tenu qu'à François I<sup>er</sup> de réveiller en Toscane, contre d'anciens bannis, des ressentiments mal éteints que l'habileté de Julien n'avait pu entièrement assoupir (1). Savonarole conservait à Florence de nombreux partisans. Les Frateschi, ces démocrates de 1513, rêvaient une république basée sur celle dont le dominicain avait écrit la constitution. Machiavel croyait que le temps viendrait tôt ou tard où l'on pourrait arracher Florence aux Médicis. Les Médicis, maîtres du pouvoir, avaient habilement pardonné au conspirateur; mais ils refusaient de l'employer. Machiavel, on ne le croi-

(1) Simonde Sismondi, t. XV, p. 386.

rait pas s'il ne l'avait dit dans une lettre confidentielle (1), aurait consenti volontiers à renouer quelque chose dans l'État, ne fût-ce qu'une pierre (2); et il y en avait plus d'une à Florence, mais Julien ne voulut pas que le secrétaire de Soderini y mit la main. Redoutait-il l'esprit remuant du Florentin, ou méconnaissait-il les talents de l'écrivain? C'est ce qu'il était difficile de déterminer. L'oubli ou la défiance paraissait une égale offense à l'âme de Machiavel. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qui se décorait du titre de patriote aurait sans doute ouvert la porte de Prato aux Français, fait sonner les cloches du campanile de Giotto en signe d'allégresse, et battu des mains sur le passage de François I<sup>er</sup>, tout comme avaient fait Marsile Ficcin et Savonarole, quand Charles VIII fit son entrée dans Florence. On ne trouverait pas dans l'histoire un peuple aussi mobile que le peuple florentin : il ne sait ni se gouverner ni gouverner les autres; il se dégoûte aussi vite de Michel Lando, le cardeur de laine, que de Côme de Médicis, le père de la patrie; il chasse et rappelle plusieurs fois les mêmes maîtres, et finit par se donner à Jésus-Christ, qu'on lui propose pour roi, mais dont l'élection, soumise au grand conseil, ne passe qu'à une assez faible majorité (3).

La situation du pape n'était pas sans danger : recourir aux armes paraissait impossible; Jules II lui-même ne l'aurait pas tenté. Restait la voie des négociations, qu'il allait essayer. Le vainqueur était plein de déférence pour le saint-

(1) Ang. Rodolfi Pensieri, intorno allo scopo di Nicolò Macchiavelli, nel libro del Principe. Milano, 1808.

(2) Voyez le chapitre XIII de ce volume, ayant pour titre : *Les Historiens*.

(3) Le monogramme du Christ fut placé au-dessous de l'entablement du vieux palais, avec cette inscription :

Christo regi suo domino dominantium,  
Deo summo opt. max. liberatori,  
Mariæque Virgini Reginæ dicavit  
An. Sal. MDXXVII,  
S. P. Q. F.

siège. Jeune autant que brave, nous l'avons vu, quand le soleil se couche, à Marignan, se jeter à genoux sur le champ de bataille, et remercier le ciel du succès de la journée. Il connaissait Léon X; il savait que ce prince prodiguait des encouragements aux lettres, aux sciences et aux arts. De retour de son ambassade à Rome, Budé avait dit à son royal maître tout ce qu'il avait trouvé dans le nouveau pontife d'aménité, de douceur, de piété, de savoir. Naturellement donc le monarque français était disposé à traiter favorablement Sa Sainteté. Il comprenait du reste à merveille que, pour pénétrer plus avant en Italie, il devait se garder de rompre avec le saint-siège, comme l'avait fait trop malheureusement son prédécesseur. Quant au pape, il est probable qu'il eût voulu rester fidèle à la politique de Jules II. S'il abandonnait ses alliés, s'il consentait à se rapprocher de la France, c'est que la nécessité l'y contraignait. D'un moment à l'autre le vainqueur pouvait donner l'ordre de jeter un pont de bateaux sur le Pô (1), traverser le fleuve, s'emparer de vive force de Parme et de Plaisance, et faire payer bien cher aux États de l'Église l'opiniâtreté de leur chef temporel. Il était évident toutefois que le cœur n'était pour rien dans ce rapprochement forcé. Les alliés du pape, c'étaient ceux de Jules II : l'empereur Maximilien, le roi catholique, surtout les Suisses, qui avaient donné à l'Église de véritables preuves de dévouement. Une alliance contractée sous le canon de Marignan ne pouvait être durable. Aux yeux de Jules II, la France était l'ennemie naturelle de l'indépendance italienne. Or Léon X était de l'école de cet homme d'État.

Quand viendra le moment où Léon X abandonnera François I<sup>er</sup> pour renouer des négociations avec ses anciens alliés, nos historiens crieront à la trahison, sans prendre garde que la papauté ne pouvait pas plus oublier une fidélité qui ne s'était jamais démentie depuis le commencement

(1) Rescoë, t. III, p. 38.

des hostilités, que sympathiser avec une puissance qui, si souvent, avait troublé le repos de l'Italie. Depuis vingt ans la France inquiétait le saint-siège. Sous Alexandre VI, elle avait protégé et assisté les barons romains, sujets rebelles de l'Église; sous Jules II, elle ne s'était pas contentée d'accueillir les cardinaux schismatiques, elle avait affiché sur les murs de ses églises la déchéance du pontife; et flétri du nom de *simoniaque* l'homme que le sacré collège avait élu à l'unanimité. Elle ne cessait de gravir et de descendre les Alpes, et, dans ses défaites comme dans ses triomphes, de susciter de nouveaux ennemis à l'Italie. Brescia, Novare, Bologne, Milan, Rome elle-même, étaient remplies de ruines qu'elle laissait partout où elle passait. Si l'Allemagne avait reparu avec ses lansquenets en Italie, c'est la France qui les y avait appelés. Voilà les plaintes que Jules II ne cessa de faire entendre pendant toute la durée de son pontificat. Ce qu'il est bien important de faire remarquer, c'est que les papes n'ont point été la cause des luttes qui ont ensanglanté l'Italie, et qu'ils en ont été les victimes : ils n'ont pas allumé la guerre, ils voulaient l'éloigner à tout prix, et nous devons nous rappeler les conseils d'abord, puis les menaces, les prophéties enfin qu'Alexandre VI fit entendre à Charles VIII. Faisons de l'histoire et non pas du sentiment, et demandons s'il n'est pas vrai que Louis XII ait fait frapper une médaille où il prophétisait la chute de Babylone, c'est-à-dire de Rome; si les parlements français n'avaient pas poussé le monarque à briser avec le saint-siège; si François I<sup>er</sup> ne songea pas à enlever de vive force, s'il était nécessaire, Parme et Plaisance, que Jules II avait réunies aux États de l'Église? Que si les temps changent, si le cor d'Uri appelle de nouveau les montagnards suisses sous les drapeaux de Schinner, pour défendre celle qu'ils appellent leur mère; si un grand capitaine comme Charles-Quint vient offrir un jour son épée au saint-siège, comment Rome refuserait-elle de pareilles avances et de tels défenseurs? Avec les Français à Milan, le pape n'aurait pu rester

maître à Rome, parce que de Milan ils pouvaient, comme Charles VIII, demander passage à travers le patrimoine de saint Pierre, pour réclamer ou conquérir Naples, et envahir la Sicile. On voit d'un coup d'œil combien l'occupation de Milan était grosse de périls pour l'Italie. Elle avait donné à François I<sup>er</sup> la Méditerranée jusqu'au golfe de la Spezia, l'Adriatique et Venise, la Savoie et le Piémont, et une partie de la Suisse.

Il fallait arrêter le vainqueur : Léon X eut recours aux négociations; le diplomate pouvait être plus heureux que le guerrier. Léon X avait en France les sympathies de tous les humanistes; c'est un humaniste qu'il chargea des intérêts du saint-siège auprès de François I<sup>er</sup>.

Louis Canosse, d'une noble famille de Vérone, représentait, dans les négociations qui s'ouvrirent bientôt à Milan, Léon X, dont il était le légat. C'était un homme adroit, délié, qui savait tourner une difficulté, par-dessus tout un causeur aimable; du reste, bon humaniste, et, au besoin, faisant d'excellents vers latins. Il avait su tromper l'œil si fin d'Érasme, ce qui annonçait un talent de diplomate.

Quand Érasme était allé chercher en Angleterre des fêtes et peut-être des florins, car il aimait assez l'argent, il avait fait connaissance à Londres d'André Ammonio de Lucques, qui lui-même cherchait fortune, et qui avait été assez heureux pour plaire à Henri VIII, dont il était le secrétaire latin (1). Or, en 1510, Louis Canosse descendit incognito chez Ammonio. On disait qu'il venait en Angleterre pour sonder les dispositions de Henri VIII, et peut-être pour le décider à traiter avec la France. Un jour que le philosophe dînait chez le secrétaire de Sa Majesté, il aperçut près d'une cheminée, causant avec son ami, un

(1) C. Gesner et Bayle ont donné le catalogue des œuvres d'Ammonio, humaniste fort distingué et qui était nonce de Rome en Angleterre. — Voir, sur ce savant, Erasmi Ep., ep. 4, lib. xvii; ep. 5, lib. xxiii; ep. 24, lib. ii.

homme de tournure assez commune, vêtu d'un vieil habit, les cheveux retroussés, le chapeau râpé, et qu'il prit pour l'un des poètes faméliques dont l'Angleterre abondait à cette époque, ou plutôt pour quelque importun qu'Ammonio saurait bien vite éconduire. Il causa sans prendre garde à l'étranger; car le philosophe aimait beaucoup les beaux vêtements : l'étranger ne dit mot et n'écoula pas même. On se met à table; l'inconnu s'assied à côté du maître de la maison. Érasme, étonné, demande en grec la condition de ce convive. Ammonio répond, dans la même langue, que c'est un riche marchand de la Cité; à quoi notre philosophe dit en souriant qu'il en a toutes les allures. On continue de causer. « Est-il vrai, demande Érasme, très-curieux de son naturel, que Léon X ait envoyé secrètement un légat en Angleterre? — On le dit, répond Ammonio. — Le pape n'a pas besoin certainement de mes conseils, reprend Érasme; mais, s'il m'avait consulté, peut-être que je lui aurais donné un autre avis. — Ah! et lequel lui auriez-vous donné? ajouta Ammonio. — Lequel! reprend Érasme; au lieu d'une paix entre les deux puissances, qui ne peut pas se traiter si vivement, et qui, du reste, a de graves inconvénients pour la discipline militaire, car elle affaiblit et éteint le courage, j'aurais proposé une belle et bonne trêve de trois ans, par exemple. — Pas trop mal, ajoute Ammonio; mais, à vous dire vrai, je crois que le légat ne vient pas proposer autre chose. — Est-ce un cardinal, le légat? demande le philosophe. — Non, répond Ammonio, en regardant Canosse, mais il en a l'esprit. — C'est déjà quelque chose, reprend Érasme en souriant. Le marchand, qui n'avait rien dit jusqu'alors, hasarda d'abord quelques mots en italien, puis en latin. Érasme le regardait tout surpris; mais quel fut son étonnement quand, se tournant de son côté, l'étranger lui dit en style tout cicéronien : « Vraiment, je suis émerveillé qu'un homme comme vous consente à rester parmi des barbares, à moins que vous ne préféreriez être seul ici plutôt que sans rival à Rome! »

Érasme, flatté, fit le modeste et bégaya quelques excuses qui n'eurent pas l'air de convaincre l'étranger. Le lendemain il retournait chez Ammonio pour connaître le nom du personnage mystérieux. Ammonio le lui dit. Qu'on se peigne l'effroi du pauvre philosophe, qui tremblait en pensant qu'il aurait pu hasarder sur le ministre du pape et sur le pape lui-même quelque plaisanterie mordante, comme il aimait à en faire; et alors que seraient devenus ses projets de dédicace à Sa Sainteté (1)?

Voilà le négociateur dont Léon X avait fait choix (2). Canosse, aidé de Charles III, duc de Savoie (3), soutint les intérêts du pape avec autant de persévérance que de bonheur. Et d'abord il réussit à faire garantir aux Médicis l'autorité qu'ils exerçaient à Florence (4). C'était un véritable succès pour le diplomate, car les Médicis, dans la querelle de François I<sup>er</sup> avec le duc de Milan, s'étaient franchement déclarés pour Maximilien Sforce. Le plus beau triomphe peut-être que le légat obtint, c'est que les Bentivogli, ces ardents adversaires de Jules II, ne rentreraient pas dans Bologne, qui appartiendrait définitivement au saint-siège.

Il fallait une compensation à François I<sup>er</sup>, qui se montrait exigeant. On convint, après de longs débats, que le pape rappellerait les troupes de l'Église au service de l'empereur contre les Vénitiens, et remettrait à Sa Majesté très-chrétienne les villes de Parme et de Plaisance (5). Le vainqueur ne s'oubliait pas.

Ces deux conditions étaient sévères. La première exaltait l'orgueil des Vénitiens; la seconde détruisait en partie la belle œuvre de Jules II; l'une affaiblissait les forces de l'allié

(1) Eras. Ep. 1239, ep. 24, l. iv; ep. 12, l. xxvi. — De Burigni, Vie d'Érasme, t. I, p. 207.

(2) Roscoe, t. III, p. 39.

(3) Histoire universelle, traduite de l'anglais, in-4°.

(4) Belcarius, l. xix, n<sup>os</sup> 21-22.

(5) Gaillard, Histoire de François I<sup>er</sup>, in-8°, t. I, p. 211.

du saint-siège; l'autre fixait les Français en Italie. Plus d'Alpes pour les étrangers.

Léon X refusa longtemps de ratifier le traité. La diète helvétique délibérait, à Zurich, sur la question de savoir si la Suisse ferait passer de nouveaux secours au duc de Milan (1) déchu. Mathieu Schinner, à Inspruck, pressait de nouvelles levées; l'empereur ne paraissait pas disposé à céder la Lombardie (2). On parla; on échangea des notes. A la fin, François, mécontent, menaça d'attaquer les États de l'Église, et d'envahir la Toscane. Léon X céda.

En apportant à Rome le traité qu'il venait de conclure avec François I<sup>er</sup> (3), Canosse n'oublia pas de raconter au pape la déférence, le respect, l'amour pour le saint-siège, que n'avait cessé de montrer le monarque dans tout le cours des négociations. Ce n'était pas un rôle que jouait le roi de France, car il aimait autant qu'il admirait le caractère de Léon X.

Le pape voulut remercier François I<sup>er</sup> de ces témoignages de dévouement, dans une lettre où il relève, avec un bonheur infini d'expressions, les belles qualités que le ciel avait départies au jeune prince. C'est de l'adresse, si l'on veut, mais qu'on ne saurait blâmer. S'il lui parle en termes indirects de la victoire de Marignan, c'est pour en attribuer la gloire à Dieu, et pour le conjurer d'utiliser ce triomphe au bonheur de la grande république chrétienne. La lettre finit par un souhait cordial : « Adieu! aimez-nous (4)! » Il y avait longtemps que les rois de France n'étaient accoutumés

(1) Roscoe, t. III, p. 39.

(2) Roscoe, t. III, p. 40.

(3) Fabroni, Vita Leon. X, p. 92.

(4) Tum spero fore ut hoc virtutum tuarum specimen, quod quidem in tam tenera ætate nobis das, cum iis operibus quas maximas atque amplissimas habes conjunctum et consociatum, universæ Reipublicæ christianæ magnum brevi adjumentum atque ornamentum afferat. — Francisco Gallorum regi, quinto cal. oct. — P. Bembi Ep. lib. XI, ep. 1. — Voir encore la lettre écrite au même prince, Ep. Bembi, ep. 2, lib. XI.

à un langage si plein d'affection : François I<sup>er</sup> était bien fait pour le comprendre.

Ce prince avait plus d'une fois, pendant le cours des négociations, témoigné le désir de traiter directement avec Sa Sainteté. Léon X consentit avec joie à l'entrevue demandée. Depuis plus d'un siècle, Rome sollicitait l'abrogation de cette pragmatique sanction qui livrait l'élection épiscopale à de capricieuses et funestes influences. Léon X espérait qu'il l'obtiendrait de François I<sup>er</sup>.

Brantôme a mis en relief, avec sa verve accoutumée de style, les périls que faisait courir à l'Église de France cette forme d'élection toute populaire.

« Le pis étoit, dit-il, quand les chapitres ou les couvents » ne pouvoient s'accorder en leur choix, le plus souvent » s'entre-battoient, se gourmoient à coups de poings, » venoient aux braquemarts, et s'entre-blessoient, voire » s'entre-tuoient... Ils éliosoient, le plus souvent, celui qui » étoit le meilleur compagnon, qui aimoit plus les..., les » chiens et les oiseaux, qui étoit le meilleur biberon; bref, » qui étoit le plus débauché... Aucuns éliosoient quelque » simple bonhomme de moine, qui n'eust osé grouiller, ni » commander, faire autre chose, sinon ce qui leur plaisoit, » et le menaçoient s'il vouloit trop faire du galant et rogue » supérieur. D'autres éliosoient, par pitié, quelque pauvre » hère de moine qui, en cachette, les déroboit, ou faisoit » bourse à part, ou mourir de faim ses religieux. Certains » évêques élevés et parvenus à ces grandes dignités, Dieu » sait quelle vie ils menotent, une vie toute dissolue; après » chiens, oiseaux, fêtes, banquets, confréries, noces et..., » dont ils en faisoient..... (1). »

Notre plume s'arrête, car les détails que donne ici l'historien sentent par trop le corps de garde : il dit tout ce qu'il sait, tout ce qui lui a été raconté, tout ce qu'il a vu peut-être.

(1) Gaillard, Histoire de François I<sup>er</sup>, t. III, p. 315, 316, note.

Léon X, qui poursuivait dans le concile de Latran l'œuvre de la réformation sacerdotale commencée par Jules II, ne pouvait laisser subsister une forme d'élection qui livrait le sanctuaire à d'aussi graves désordres : l'Église est une monarchie, et non point une république.

L'entrevue devait avoir lieu à Bologne : François I<sup>er</sup> n'aurait pas voulu de Rome, où le pontife eût effacé le monarque ; le pape ne voulait pas de Florence, où le moindre trouble pouvait exposer la fidélité douteuse des républicains du jardin Rucellai.

C'est Paris de Grassis (Paride de' Grassi), évêque de Pesaro, qui nous accompagnera dans ce voyage du pape de Rome à Bologne. Il était maître des cérémonies sous Jules II, qui, plus d'une fois, se permit de rire de la gravité doctorale que l'évêque mettait dans l'exercice de ses fonctions, et qui, plus d'une fois encore, osa lui désobéir. Paris de Grassis avait trouvé dans Léon X un pape beaucoup plus docile, qui se prêtait avec une complaisance attentive aux exigences de l'étiquette, et qui se serait bien gardé de se brouiller avec son bon serviteur. Aussi l'évêque avait-il pour son souverain une admiration, un amour, un culte qu'il témoigne à chaque instant dans son *Diarium*. Ce *diarium* est un journal où Paris enregistre les événements grands et petits qui se produisent autour de lui. Il fait une amère peinture de son prédécesseur Burchard, auquel il avait bien promis de ne pas ressembler, et il a tenu fort heureusement parole. C'est une belle âme, qui croit difficilement au mal, qui n'invente jamais, qui ne se cache pas derrière un paravent pour surprendre une confidence dont on fera bientôt un véritable roman ; à qui la médisance, la calomnie surtout paraissent inconnues, et dont tout le rôle se borne à raconter ce qu'il a vu, jamais ce qu'on lui a dit ; et ce qu'il a vu, à ses yeux revêt toujours une forme solennelle. C'est l'homme des petites choses, un autre Penni, qui, dans une cérémonie, son bâton à la main, met à ranger sur deux lignes mathématiques les membres du sacré collège toute la gravité

que Jules II, son ancien maître, mettait à donner audience aux ambassadeurs de la république vénitienne ; écrivain, du reste, de petit style et aux longues phrases ; écolier de sixième fleurissant souvent sa narration de barbarismes et de solécismes ; évêque d'une régularité de mœurs parfaite ; favori qui n'employa jamais son crédit qu'à faire du bien (1).

Le pape quitta Rome, dont il nomma gouverneur ou légat le cardinal Soderini, frère du gonfalonier, qu'il avait rappelé de l'exil (2). Il emmenait vingt cardinaux, plus de trente prélats, ses camériers, une partie de sa maison. Sienna, que devait traverser le cortège, eut peur de tout ce monde, qu'il lui fallait héberger et nourrir, et dépêcha un courrier à Sa Sainteté pour la prier de prendre un autre chemin (3). Jules II aurait fort mal reçu sans doute un pareil message ; Léon se contenta de changer de route. A Cortone, Jules Passerini traita magnifiquement le pape. Des députés florentins étaient venus pour lui présenter leurs hommages. Il arriva le 26 novembre à Marignole (4), où il attendit, dans la maison de plaisance de Jacques Gianfiliazzi, que les préparatifs que Florence faisait pour recevoir le fils de Laurent le Magnifique, et qu'avaient interrompus les pluies, fussent entièrement achevés : heureuse visite, dont le propriétaire voulut éterniser le souvenir dans cette

(1) La relation par Paris de Grassis de l'entrée de Léon X à Florence a été publiée par Dom. Moreni sous le titre de : *De ingressu summi pont. Leonis X Florentiam, descriptio Paridis de Grassis civis Bononiensis, Pisauriensis episcopi*, ex Cod. Man. primum in lucem edita, et notis illustrata à Dominico Moroni, Academiæ Florentinæ, nec non Columbariæ socio.—Roscoe l'a placée à la fin de son 3<sup>e</sup> vol., App., sous le n<sup>o</sup> CXXIX, et Fabroni, en partie, sous le n<sup>o</sup> 44 de ses Adnotationes, p. 280 et suiv.

(2) Quia mos erat, absente pontifice, creare legatum qui ejus nomine res administraret; hoc munus mandavit Soderini cardinali.—Fabroni, p. 93.

(3) Fabroni, p. 94.

(4) Notizie istoriche dei contorni di Firenze, raccolte dall'abbate Domenico Moreni, t. IV, p. 132.